

(VIII^e ANNÉE.)

N^o XXXI^r. — TOME XV.

249

10 DÉCEMBRE 1828.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les, inq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LES CHATELAINES.

C'ÉTAIT une bien aimable rencontre, dans les siècles passés, que celle de ces jolies châtelaines dont les charmes et les vertus se dérobaient derrière d'énormes ponts-levis ou des tourelles gothiques. Pour parvenir jusqu'auprès d'elles, que de



preux allaient affronter les dangers de la gloire ! que de jeunes pages empruntaient les déguisemens ou les ruses pour tromper les soupçons d'un jaloux ou la surveillance de quelques duègnes sévères ! Heureux de leurs succès, ils ne demandaient, pour toute récompense, que d'apercevoir *la dame de leurs pensées*, soit penchée sur le bord de quelque balcon armoirié, soit assise avec grâce sur quelque blanche haquenée. Malheureusement, ces tems d'hommages si purs, de dévouement si désintéressé, semblent ne plus devoir renaître pour nous. Aujourd'hui, peu de nos jeunes héros de salons affronteraient, pour un simple regard, les rigueurs d'une nuit orageuse, l'ennui de plusieurs jours d'attente, ou l'incivile réception d'un mari peu sensible aux prévenances des admirateurs de sa femme. Impossible, hélas ! de faire revivre ces mœurs du *bon vieux tems* ! Tous nos efforts, il faut le craindre, deviendront inutiles ; et même, cette jolie mode que nous venons de ressusciter sous le nom de *châtelaines*, réussira tout au plus à retracer un des ornemens de la toilette de ces dignes épouses, qui juraient de ne point entr'ouvrir seulement la porte de leur château, durant tout le tems que leurs vertueux maris combattraient dans la Terre Sainte ou se rendraient à quelque célèbre tournoi.

Ces *châtelaines*, bijoux d'un genre tout original, se composent de différens objets attachés au bout d'une grosse chaîne d'or, qui, fixée à la ceinture par un crochet, une boucle ou un bouton, tombe sur le jupon à peu près de la hauteur d'un quart. Les objets qui la terminent sont une jolie clef d'or, dont la tête est ornée de turquoises ou de pierreries, d'un flacon gothique en or travaillé, et de quelques autres petits ornemens de fantaisie qui rappellent les *charivaris* que l'on suspendait, il y a quelques années, aux chaînes de cou. Ces *châtelaines* se portent en demi-négligé, et ont déjà acquis un degré de luxe qui en fait un accessoire de toilette extrêmement cher.

— A la représentation de Vernet, on voyait beaucoup de jolies toilettes. Plusieurs bals, qui devaient avoir lieu dans la même nuit, y ont fait apercevoir des parures destinées à y figurer. Parmi ces dernières, on remarquait une robe crêpe aréoplane rose, sur laquelle étaient peintes, au-dessus du biais, des feuilles de vigne. Le corsage était garni de

même, et cinq feuilles de vigne formaient les jokeys qui retombaient sur les manches.

— Les toilettes de deuil, entremêlées avec celles de fantaisie, faisaient un contraste charmant; on apercevait alternativement du rose, du noir, du bleu céleste et du blanc. Beaucoup de bérêts étaient ornés d'aigrettes ou de crosses blanches. Nous en avons remarqué un en cachemire rouge, brodé en or, orné de deux branches d'*érice*, dont les feuilles étaient en or et les fleurons d'un beau rouge vermillon.

Un chapeau en satin rose était orné de deux branches de *oalérienne* blanche, formant des grappes comme celles du lilas, et d'une troisième branche, dont les fleurs tombées ne laissaient plus apercevoir que des étamines formant des petits globes.

— Beaucoup de robes en velours noir, ornées de cordelières en jais, étaient portées avec des chapeaux ou des toques surmontés de grandes plumes noires ou blanches.

— Sur les coiffures en cheveux, les petites fleurs dominaient. Des couronnes en plumes de jais, entremêlées de fleurs d'or, formaient les plus élégantes parures. On voyait aussi des couronnes en marabouts placées sur les cheveux ou sur des bérêts blancs. De très-jolis bérêts en blonde étaient ornés de fleurs.

— Une dame en gros deuil portait, avec une robe de crêpe noir garnie en satin, un bérêt de tulle noir brodé en jais, et orné de deux aigrettes noires en plumes de héron, montées en oiseau de paradis.

— Nous avons déjà cité la mode d'ajuster une frange perlée ou tordue au-dessus du large ourlet qui borde les robes de gros de Naples ou d'autres étoffes; depuis quelques jours, on a beaucoup remarqué ce genre de garniture très-simple et très-jolie.

— Dans plusieurs numéros du mois dernier, nous avons désigné les manteaux les plus élégans qu'on pouvait remarquer aux sorties de nos grands théâtres; depuis quelques jours, ils se sont montrés aux Tuileries ou au Bois, aux heures de promenade. Les mieux portés sont toujours à larges raies noires sur fond rouge ou bleu. Le collet, excessivement grand, doit couvrir à peu près un tiers du manteau; celui qui entoure le cou est carré et rabattu.

SÉLÉNIE.

Avez-vous contemplé avec ravissement la jeune vierge aux yeux d'azur, à la taille aérienne, au teint de lys et de roses ? ne vous êtes-vous jamais senti ému d'un amour religieux par cet air d'innocence et de candeur, cent fois plus séduisant que la beauté ? aimez-vous le sourire qui décèle le cœur le plus franc, le regard voilé qui trahit l'âme la plus tendre, enfin, cherchez-vous dans une femme l'esprit, la grâce, la douceur ? tous ces dons vous les eussiez trouvés réunis dans Sélénie... Elle semble n'avoir passé sur la terre que pour y laisser une idée de la perfection.

Hélas ! souvent le jeune arbuste dont nous admirons la forme gracieuse, dont nous savourons le parfum du feuillage, est rongé au cœur par un mal invisible ; tout à coup il dépérit, ses rameaux languissans se penchent vers la terre, ses feuilles se détachent une à une, il se dessèche, meurt et tombe lorsqu'aucun souffle n'a battu la forêt. Alors, examinant ses beaux débris, nous cherchons en vain les traces de la foudre qui l'a frappé.

Ainsi, j'ai vu Sélénie se consumer, et disparaître graduellement de la terre comme si elle s'exhalait vers le ciel. Qu'on demande la cause qui a rendu la proie de la tombe, celle qui brillait naguère de tout l'éclat de la fraîcheur et de la beauté ; on racontera qu'une fièvre lente l'a emportée, mais l'amitié seule, pleurant sur son destin, connaît quel est le coup qui a renversé cette jeune infortunée et l'a livrée sans défense à la faux de la mort.

Gustave l'avait aimée, du moins il le lui avait juré, et Sélénie s'abandonna aux charmes d'un premier amour. Jamais peut-être le cœur d'une femme ne conçut une passion aussi pure que celle de cette innocente fille ; son attachement tenait de l'idolâtrie, mais il n'est point d'homme qui pût récompenser un attachement si délicat, qui pût apprécier tout ce que l'âme de Sélénie renfermait de sensibilité.

Emma parut, elle était belle et pas davantage, mais elle était incomparablement belle...

A sa vue, le cœur de Gustave s'embrasa, Sélénie le comprit. Ce sera ma mort, dit-elle, mais du moins il n'en connaîtra pas la cause.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 1/2 près le passage de l'Opéra
1 Coiffure exécutée par M^r. Croizat rue de l'Odéon 2. Chapeau de velours
3. Bonnet de velours garni de Blonde et de rubans de gaze.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. passage de l'Opéra :
 Coiffure ornée d'un oiseau de Paradis. Manteau Pallas. Des magasins de M^r,
 Delille. rue S^t Anne N^o 46. Robe de crêpe. Des ateliers de M^{me} Michel. rue neuve
 des Petits-champs N^o 33.

Dès lors, elle commença à languir; bientôt elle eut la conviction qu'elle devait descendre au tombeau, mais elle mourait sans regrets. Le fil doré qui l'attachait à l'existence était rompu, il n'y avait plus de bonheur à espérer pour elle sur la terre.

Ses forces diminuaient progressivement; un soir, le souvenir m'en sera toujours cruel! un soir elle voulut revoir encore celui qui avait causé ses souffrances: elle se rendit au bal, tous ses mouvemens dénotaient la fièvre du désespoir; Gustave fut frappé de l'altération de ses traits; peut-être, pour la première fois, comprit-il tout le mal qu'il avait fait. Il donna à sa voix une expression si douce, ses regards, ses discours étaient empreints d'une compassion si tendre, que je vis une étincelle de bonheur ranimer les yeux de Sélénie. « Rassure-toi, me dit-elle, en s'apercevant que j'étais émue, il n'y a plus pour moi de dangers ni d'espérances... » Ces tristes paroles venaient de briser mon cœur, lorsqu'Emma entra. Gustave, l'ingrat Gustave, oubliant tout, vola vers elle, et j'emportai Sélénie dans mes bras.

Un mois après j'étais seule: lorsque, dans mon délire, mes yeux pleins de larmes se tournaient vers mes amis, et semblaient leur demander de me rendre Sélénie, leurs regards mornes et leurs sanglots me répondaient: Jamais!... jamais!

ORIGINE DE L'OPÉRA ITALIEN.

Vers l'an 1494, trois jeunes gentilhommes de Florence, étroitement liés par une similitude de goûts et d'études, et par un grand amour de la poésie et de la musique, conçurent l'idée de faire renaître la déclamation chantée ou mélodie des Grecs. Ils firent composer, par le poète Rinuccini, un drame sur l'*histoire de Daphné*, qui fut mis en musique par Pesi, le compositeur le plus célèbre de l'époque. Le Comte J. Corsi qui, quoique simple amateur, était cependant un bon musicien pour ce tems, l'aida dans son travail. De même que le *Masque de Comus*, la pièce fut représentée en particulier et dans le palais du Comte Corsi. Les acteurs ou chanteurs étaient l'auteur et ses amis, et l'orchestre de ce premier opéra n'était composé que de quatre instrumens, savoir: un

piano, une harpe, un violoncelle et un luth. Il n'y avait point d'airs dans cet opéra, et le récitatif, si toutefois on peut l'appeler tel, n'était qu'une espèce d'intonation mesurée qui nous semblerait excessivement languissante et monotone.

Il est curieux de jeter les regards en arrière sur cet embryon d'opéra, et de le comparer avec un des chefs-d'œuvre de Mozart, de Cimarosa ou de Rossini, exécutés par des voix et un orchestre tels que nous en avons entendus de nos jours; mais quelque étrange que peut paraître une exécution de ce genre à nos oreilles modernes, accoutumées à l'harmonie la plus suave, elle produisit dans le tems une sensation extraordinaire et fut fréquemment répétée. Quatorze années après, l'opéra d'*Eurydice*, écrit par le même poète et mis en musique par le même compositeur, fut représenté au théâtre de Florence, en l'honneur du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV de France. Dans cette circonstance l'introduction des stances anacréontiques, mises en musique, et un chœur à la fin de chaque acte, furent les premiers présages, quoique imparfaits, des airs et des chœurs de l'opéra moderne. Monteverde, musicien milanais, perfectionna le récitatif en lui donnant plus de mouvement et d'expression. Il composa la musique de l'opéra d'*Ariane*, de Rinuccini, pour la cour de Mantoue; et l'on trouve dans l'opéra de *Jason*, fait par Carralli et Cicognini, pour les Vénitiens, les premiers airs dont le sentiment et le ton coïncident avec le dialogue. Le commencement de l'opéra-séria, à Rome, fut remarquable et rappela naturellement le chariot de Thespis et sa troupe d'acteurs barbouillés de lie. La première représentation de ce genre, composée de scènes en récitatifs suivis d'airs, fut donnée pendant le carnaval de 1606, sur un chariot, par le musicien Quagliata et quatre ou cinq de ses amis. Ce fut en 1646 qu'eut lieu, pour la première fois, à Naples, la représentation régulière d'un opéra-séria; il était intitulé : *Amor non ha legge*, et la musique en avait été composée par divers maîtres, dont les noms restèrent toutefois inconnus. Pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler, non-seulement l'opéra n'a pas gagné, mais il a dégénéré. L'opéra devint en Italie ce qu'il avait été en France durant le dernier siècle :

un grand spectacle étalé aux yeux , dans lequel la poésie et la musique étaient ce dont on s'occupait le moins ; tandis que le jeu de la scène , l'illusion des décors et la pantomime , étaient mis en œuvre de la manière la plus splendide.

L'argent qu'on emploie aujourd'hui à payer les appointemens des premiers chanteurs , était alors prodigué au peintre des décorations et au machiniste. Comme Golgoni a dit long-tems après du grand Opéra de Paris : « C'était le paradis des yeux et l'enfer des oreilles. »

oooooooo

MÉLANGES.

— *Effet de la musique sur les animaux.* Un Anglais, sir E. Home, a fait dernièrement, à ce sujet, une expérience curieuse. Il fit placer un piano près de l'éléphant de la ménagerie d'Exter-Change : les cordes hautes excitèrent à peine l'attention de l'animal ; cette attention devint très-vive lorsqu'on fit entendre les basses. La même expérience fut répétée près du grand lion : tant qu'on ne fit résonner que des notes élevées, son attention fut extrême ; mais il resta calme et silencieux : à peine eut-on fait entendre des tons bas, qu'il bondit, chercha à briser ses entraves ; sa queue frappa avec force ses flancs ; sa crinière se hérissa, ses yeux s'enflammèrent ; enfin, tous les signes de la fureur se développèrent en lui d'une manière si effrayante, que les dames présentes à cette scène prirent la fuite. Le lion poussa des rugissemens effroyables, qui ne cessèrent qu'avec la musique.

Sir E. Home attribue ces effets à la forme du tympan, qui est ovale chez beaucoup d'animaux, tandis qu'elle est circulaire chez l'homme. Les fibres, conducteurs du son partant du centre pour aboutir à la circonférence, sont donc des rayons égaux chez nous, tandis qu'elles ont des longueurs inégales chez l'éléphant, le lion, le cheval, le lièvre, le daim, le chat, et la plupart des bestiaux. Les fibres les plus longues sont destinées à rendre l'ouïe de ces animaux sensible à des bruits inappréciables pour nous. L'égalité des fibres du tympan donne à l'oreille de l'homme une organisation propre à la musique ; cette disposition est refusée aux animaux dont le tympan est ovale.

ANNONCES.

— M^{me} CÉLIANE Martin, marchande de Modes, s'empresse de démentir les bruits qui ont été répandus de sa retraite, ou du déplacement de sa demeure qui n'existe toujours effectivement que Place Vendôme, N° 1.

— Le 40^e Numéro de la REVUE BRITANNIQUE vient de paraître, et se distingue, comme les précédens, par les articles qui le composent. Nous allons en donner l'énumération, qui mettra nos lecteurs à même d'en juger. — Art. I. *Retour de la prospérité commerciale en Angleterre.* — II. *Mœurs universitaires en Allemagne.* — III. *Situation du peuple Russe, depuis son origine jusqu'à nos jours.* — IV. *Tripoli.* — *Aperçu de l'état politique, agricole et commercial des îles Philippines.* — V. *Souvenirs de l'Italie.* — VI. *Thé complet, ou une soirée de province.* — VII. *Nouvelles des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, etc.*

On souscrit à Paris, chez Dondey-Dupré Père et Fils, rue Richelieu, n° 47 bis, et rue Saint-Louis, n° 46, au Marais; au Bureau du Journal, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 29. Le prix de l'abonnement pour Paris, par an..... 50 fr.
pour les départemens..... 56
pour l'étranger..... 62

— LE TRÉSOR DU COMTE DE SAINT-GERMAIN, pour conserver les cheveux et les empêcher de blanchir, est une des plus riches conquêtes de la toilette, dont les suffrages du public ont constaté les plus étonnans succès. C'est un des secrets du fameux comte de Saint-Germain, alchimiste si renommé de la cour de Louis XV. Des mémoires du tems (V. M^{me} Campan) citent plusieurs femmes célèbres par leur esprit et leurs beaux cheveux, qui se servaient de cette liqueur, dont l'usage fortifie aussi les nerfs et maintient le cerveau et l'esprit dispos. Elle rafraîchit et nourrit tellement les cheveux qu'elle en arrête la chute: elle les fait croître, les empêche de blanchir, conserve leur couleur primitive, leur donne de l'éclat et les fait bien boucler.

Cette liqueur huileuse se vend par petites bouteilles de 3 fr. 75 cent. au seul dépôt chez M. Debiegne, à la *Mère de Famille*, rue du Helder, n° 1. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger, les demandes franco. Pour éviter les contrefaçons un prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire, H. F. R.

A ce Numéro est jointe la planche 602.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.